

« Histoires à mourir d'amour »

Pierre Popovic

Number 67, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29361ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Popovic, P. (1993). Review of [« Histoires à mourir d'amour »]. *Jeu*, (67), 159–161.

«Histoires à mourir d'amour»

Textes d'Yvan Bienvenue. Mise en scène : Paul Lefebvre, assisté de Claudine Paradis; décor : André Brosseau, à partir d'un concept de Jean Morin; costumes : Marie-Agnès Reeves; éclairages : Pierre Marleau; musique originale : Nico Nocojo; bande son : Hélène Gagnon. Avec (pour *Lettre d'amour...*) Stéphane Jacques (Richard), Marie-Claude Langlois (Suzanne) et Roger Léger (Alain); (pour *In vitro*) Stéphane Jacques (François), Roger Léger (Benoît) et Julie McClemens (Isabelle). Production du Théâtre Urbi et Orbi, présentée à la Salle Fred-Barry du 11 février au 13 mars 1993.

*Lettre d'amour pour
une amante inavouée.*
Photo : Bruno Braën.



L'insolite

En présentant *Histoires à mourir d'amour*, le Théâtre Urbi et Orbi a fait coup double : faire découvrir une écriture dramatique promise au plus bel avenir; proposer un spectacle probant, enlevé par une distribution dynamique et relevé par une mise en scène juste et intelligente.

L'ensemble comprend deux parties dont l'argument pourrait très bien se retrouver dans la page des chiens écrasés d'un quotidien de grande diffusion.

La première, *Lettre d'amour pour une amante inavouée*, commence alors que vient d'avoir lieu un crash routier au beau milieu du Parc des Laurentides. Suzanne (Marie-Claude Langlois), Richard (Stéphane Jacques) et Alain (Roger Léger), partis de Montréal le matin même, viennent de renverser et de tuer un jeune cycliste, dont ils apprennent, par le recueil de poèmes et les papiers qu'ils trouvent sur lui, qu'il était poète, amoureux, père d'un tout jeune enfant. Face au drame, les trois comparses ont des réactions éminemment différentes. Richard, qui conduisait le véhicule, est, on le serait à moins, traumatisé, mais il l'est moins par le fait d'avoir causé directement la mort que par l'étonnante ressemblance qu'il constate entre le mort et lui. De plus, il se souvient de divers événements au cours desquels des personnes qu'il venait de rencontrer se sont mis à disparaître; selon lui, à chaque disparition, c'est comme s'il mourait lui-même peu à peu, par petits bouts. Alain n'a guère le même tempérament. À l'opposé de Richard, il ne voit, lui, que l'avenir, et compense l'inquiétude ou le malaise consécutif à l'accident par l'étalement d'un langage cru, délibérément organique et résolument libidinal, comme si la seule façon possible de conjurer la mort tenait dans ce programme : «Aller fourrer à Jonquière avec Aline», jouir et recom-

mencer. Il fait d'ailleurs illico comprendre à Suzanne qu'il la trouve attrayante et que, si elle voulait, en attendant l'ambulance... Cette proposition scandalise les deux autres, une dispute s'ensuit au terme de laquelle Alain quitte les lieux. Suzanne, elle, s'est plongée dans la lecture du recueil de poèmes trouvé sur l'accidenté. On l'entend régulièrement lire des passages à voix haute, et elle semble même les connaître par cœur. On s'aperçoit bientôt qu'elle désire ardemment Richard. L'intensité du moment, la poésie et la peur de la mort aidant, elle parvient bientôt à ses fins. Ils sont en train de passer à l'acte quand revient Alain, alerté par l'arrivée de l'ambulance. Découvrant les deux autres en plein coït, il ne manque pas d'y voir une confirmation de sa «philosophie» et adresse au public un regard admirablement entendu.

In vitro, le second acte de ce diptyque, ne le cède en rien, sur le plan de l'humeur noire, au premier. Dans le décor stylisé d'un intérieur modeste évoluent Benoît (Roger Léger) et Isabelle (Julie McCle-

mens). Ils sont en plein trip granolo-doucereux-mystico-amoureux, elle en robe simili-bonne sœur, lui en costume similituré. Ils s'aiment et se lisent *la Bible*. La porte s'ouvre soudain sur l'arrivée tonitruante et hystérique de François (Stéphane Jacques); il a, comme on dit, un problème, et non des moindres. Cet énervé porte un fusil à la main droite (il va d'ailleurs le fixer à son bras à l'aide de ruban adhésif) et un bocal dans la main gauche. Son problème? Il vient de tuer sa femme, qui avait avorté, et le médecin qui avait procédé à l'avortement, et traîne depuis lors, dans le bocal, son «kid», le fœtus dont il espère que la science pourra faire un homme de lui. Il serait difficile de trouver un trio plus *Allô police* que cela. François — il a besoin d'un «break», répète-t-il à la régaliade — menace violemment le couple. Isabelle ne trouve pas cela drôle, alors que Benoît, nageant dans les vagues de l'éther, voit dans la situation une épreuve imposée à sa foi par Dieu et «par Christ»; il le pense même tellement qu'il propose à «Frank» de prendre Isabelle... Celle-ci le prend de



In vitro.
Photo : Bruno Braën.

moins en moins bien et réagit — elle largue sa robe catholico-soviétique pour revenir, après une longue bouderie, en bottes de cuir «country» et dans un jean à ce point sexy qu'on en envie les coutures. Elle dirige dès lors les opérations, suggère à François/Frank un tas de choses prévisibles dont celle, qui l'est moins, de tuer Benoît. Ce serait une erreur de croire qu'elle ne fait que se venger... D'une certaine façon, elle fait le bonheur des deux originaux qui l'entourent, comblant l'esprit de sacrifice du premier et offrant bientôt au second la seule sortie qui lui reste, puisqu'elle se prépare à l'aider à se tuer quand le noir final tombe sur tout ce précipité de délire et d'horreur.

Précis et efficaces, semés de reparties et de moments brillants, dotés d'un sens très théâtral de l'effet et du rythme, les textes d'Yvan Bienvenue empêchent toute lecture bêtement réaliste. Habiles et l'ayant bien compris, la scénographie et la mise en scène s'ingénient à mettre en relief les décalages imaginaires et les curieux mélanges d'humour noir et d'obsession passionnelle, de vraisemblable et d'énigmatique, qui habitent ces contes glacés. Ces «histoires» n'en sont pas moins désespérantes en cela qu'elles dressent un constat des plus durs sur toute une série de phénomènes qui traversent la société contemporaine : banalisation de la violence et de la mort, règne du fait divers et de l'anecdote morbide, égoïsmes forcenés, refuges dans des ersatz de sacré, etc. Mais ce constat n'invite ni à l'apitoiement bien-pensant ni au jugement moralisateur. Le fait divers n'est pas celui de la presse à sensation : la représentation le déplace de son lieu sensationnaliste vers cette frontière entre le désir et la mort qu'elle rend incertaine, elle le transforme par l'humour, par une touche de fantastique, par le caractère d'après-coup perpétuel qui lui est con-

féré. Si *Histoires à mourir d'amour* n'est pas sans rappeler telle partie du théâtre de l'absurde¹, usant notamment du même ressort dramatique : le trauma axiologique et la révélation des êtres à la suite d'une circonstance exceptionnelle, il s'en distingue par une sorte de détachement et de sourire narquois tout à fait singuliers. Montrant que le désespoir n'est pas à la conséquence ou à la fin des choses, mais qu'il préside à leur naissance même, qu'il les précède toujours déjà, le diptyque suggère que c'est sur ce préalable, sur ce fumier que grandit la vie, pour le meilleur, pour le pire et pour le pis. Toujours grevée par cette origine, cette vie apparaît dès lors comme une chose fragile, éminemment précaire et toujours susceptible de s'évanouir. La mise en scène de Paul Lefebvre donne bien à sentir ce renversement : ce n'est pas tant la mort qui est étrange que la vie qui est insolite. C'est en ce sens qu'il faut lire, me semble-t-il, les comportements d'Alain et de Suzanne d'une part, d'Isabelle d'autre part, face à l'horreur et à l'aberration (vues ici comme les choses les plus familières qui soient). La question qui se pose dès lors est de savoir si le résultat de tout cela ne consisterait pas en la création d'un sujet monstrueux, dénué de sentiments ou presque, tout juste capable de recourir à la pulsion la plus instinctive (de vie pour Suzanne, de mort pour Isabelle) afin d'assurer la survie. C'est une question que le spectacle laisse ouverte, ouverte sur un sourire dont on trouve la trace dans cette phrase, extraite d'un poème d'Yvan Bienvenue inclus dans le programme : «Je sais ce sourire de jeune cygne qu'il me reste et ces airs roussis d'abattoir.»

Pierre Popovic

1. On songe particulièrement à des pièces comme *le Malentendu* de Camus.